LE JALOUX MALGRÉ LUI,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS,

Par E. B. J. Delrieu.

Représentée, pour la première fois, au théâtre Français, rue de Louvois, le 3 avril 1793.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. (1803.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VALMONT, savant réfléchi, mais aimant.	M. *Devigny.*
ZÉLIE, jeune femme de Valmont, sensible et rusée.	Mlle *Simon.*
SÉRAPHINE, sœur de Zélie, vive, folâtre et aimable.	Mlle *Mézerai.*
ROSETTE, suivante de Zélie, officicieuse mal-adroite.	Mlle *Molière.*
Deux Valets, personnages muets.	

La scène est à Paris, chez Valmont.



PRÉFACE.

Je songe en frémissant à ces jours de douleurs
Où Thalie indignée et Melpomène en pleurs,
Dans des cachots affreux, creusés par un Vandale (1),
Allèrent enterrer le goût et la morale.
Paris ensanglanté voyait de toutes parts,
Emigrer de ses murs les plaisirs et les arts.
France ! puisse Clio déchirer pour ta gloire
La page où tant d'horreurs ont souillé ton histoire.

Le Vandale à son tour poursuivi, terrassé,
Périt sur l'échafaud par lui-même dressé.
A sa mort, dans les fers, les muses applaudirent;
Enfin Thémis parut et les cachots s'ouvrirent.
Larive, Mézerai, St.-Prix, St.-Fal, Raucourt,
Joly, Naudet, Dupont, Devienne, Dasincourt,
Vous nous fûtes rendus : libres de tant d'alarmes,
Paris, à vos talens trouvant de nouveaux charmes,
Vint visiter en foule, après tant de malheurs,
L'asyle hospitalier où régnaient les deux sœurs (2).

Plutus les divisa. . . Melpomème avilie,
Se vit forcée enfin d'abandonner Thalie
A des calculateurs qui jugèrent fort bon,
D'éconduire Corneille et chasser Crébillon.
Plutus voit, mais trop tard, que dans son faux système,
Il a fait son calcul sans consulter Barême.

(1) Robespierre.
(2) Théâtre Feydeau.

Plutus n'a pas prévu qu'indignés tous les deux,
St.-Fal et Mézerai, talens si précieux,
Pour la gloire des arts, pour l'honneur de la scène,
Quitteraient la chicane et suivraient Melpomène.
Plutus n'a pas prévu que Vanhove et Dupont,
De Raucourt exilée iraient venger l'affront,
De Larive, et St.-Prix suivraient le bel exemple,
Et du goût méconnu releveraient le temple (1).

Dans ce vaste projet, que d'obstacles je voi!
Tout grands qu'ils sont, Raucourt, ils sont légers pour toi.
Ressusciter Corneille et Racine et Voltaire;
Ressusciter Regnard et Destouche et Molière:
(Car tout Paris a craint que, grace à Marivaux,
Leur immortalité n'entràt dans leurs tombeaux.)
Rendre aux arts la splendeur, aux artistes la vie,
Le sceptre à Melpomène et la joie à Thalie;
Malgré le vadalisme et sa férocité,
Ramener les plaisirs, le goût, l'humanité;
Consacrer ta fortune à former des élèves;
Quel plan!... tu l'as conçu, Raucourt, et tu l'achèves.

Au travail à l'envi contens de s'exciter,
Tes amis courageux aiment à t'imiter.
Nul emploi ne déplaît, nul effort n'est pénible;
Avec de tels appuis est-il rien d'impossible?

Furieux dans Achille, aimable dans le Cid,
Larive dans Tancrède intéresse, ravit.

---

(1) A Louvois.

Fier dans Agamemnon et dans Caïn farouche,
St.-Prix dans Orosmane étonne, effraye et touche.
Plaisant, sensible, doux, exprimant tout-à-tour,
Les chagrins, la gaîté, les remords et l'amour,
Infatigable acteur, St.-Fal se multiplie,
Et sublime partout, à tout genre se plie.
L'aimable Mézerai descend, avec bonté,
De la grande coquette à l'ingénuité.

St.-Fal!... ainsi que toi, de dégoûts abreuvée,
A l'oubli Mézerai languissait réservée.
Tous deux vous triomphez. Tel est le vrai talent:
Plongez-le dans l'abîme, il en sort plus brillant.
Ménage-toi, St.-Fal, mais redouble de zèle;
Va: la postérité te prendra pour modèle.

Courage, Mézerai; dans l'âge des amours,
Au triomphe des arts, consacre tes beaux jours.
Surprends, révèles-nous les secrets de Thalie.
Coquette, mais sensible, étonne dans Julie;
Prête mille couleurs au plaisir qui te suit,
Charmante dans Agnès, espiègle dans Minuit,
Folle dans Séraphine et tendre dans Cécile;
Courage, l'art pour toi n'a rien de difficile.

Après tant de vérités utiles, je me garderais bien de parler de mon *Jaloux malgré lui*, si son succès ne me forçait de rendre hommage à qui il appartient. J'avoue donc avec joie et franchise que je dois tout à mesdemoiselles Mézerai, Simon, Molière, et à M. Devigny. J'avoue que je ne puis rien comparer au zèle, à l'activité, aux soins

qu'ils ont mis tous quatre à monter ma comédie ; si ce n'est le talent, l'intelligence et l'ensemble avec lesquels ils l'ont jouée.

E. J. B. DELRIEU.

LE JALOUX

MALGRÉ LUI.

Le théâtre représente un sallon richement meublé. On voit, à gauche des spectateurs, un cabinet, un piano. A droite, une fenêtre particulière, un sopha, et une chiffonnière, sur laquelle est un flambeau presque éteint.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever de la toile, Rosette est couchée sur le sopha, son ouvrage est encore dans ses mains.*)

VALMONT, *dans le cabinet*, ROSETTE, *endormie.*

VALMONT, *appelant, on ne le voit pas.*

Frontin !

ROSETTE, *s'éveillant.*

Quel bruit ?

VALMONT.

Frontin !

ROSETTE.

C'est monsieur, je l'entends.
Quoi ! déjà réveillé ? J'ai donc dormi long-tems.
(*se levant.*)
Aurais-je ici passé la nuit ? est-il possible ?
Madame danse encor ! Monsieur dormait paisible.
Que l'on soit, si matin, éveillé par l'amour,
Bon : mais par le travail !... Monsieur, la nuit, le jour,
Consume à méditer les plus beaux ans de sa vie,
Madame court les bals et Rosette s'ennuie.
Madame, je le vois, jouit de ses beaux jours.
Il est bien naturel, dans l'âge des amours,

Qu'une femme, aux calculs, à la froide science,
Préfère les concerts, les spectacles, la danse.
Ce qui m'étonne plus, c'est de voir son époux,
De ses seuls manuscrits, de ses livres jaloux,
A sa jeune moitié préférer... un problême.
Cependant, à l'entendre, il la chérit, il l'aime.
S'il l'aimait, chaque jour verrait-il sans souci,
Le jeune et beau Wilson la venir prendre ici?
A toute méfiance il est inaccessible.
Il croit la jalousie une chose impossible.
Il n'a jamais conçu ce que c'est qu'un rival.
Je ne sais, mais Wilson reste long-tems au bal;
Madame est avec lui, je me lasse d'attendre.
(*allant à la fenêtre.*)
Il est déja grand jour! Cela doit me surprendre.
C'est la première fois qu'elle passe minuit.
Personne encor!
(*allant vers le cabinet de Valmont.*)
Voilà, voilà ce que produit,
Mari trop imprudent, le défi téméraire
Qu'à votre femme hier vous avez osé faire.
De votre indifférence elle veut se venger;
A défier mon sexe on court bien du danger.
(*s'éloignant du cabinet.*)
Il vient!... Ah! s'il allait entrer chez ma maîtresse;
Il faut l'en empêcher; cachons avec adresse
Qu'elle n'a point paru depuis hier au soir.
(*soufflant le flambeau.*)
Tout voir est mon plaisir; me taire est mon devoir.

SCENE II.

VALMONT, ROSETTE.

VALMONT, *un livre à la main.*
(*lisant haut, sans prendre garde à Rosette.*)
« L'amour né de l'estime, exclut la jalousie. »
(*fermant le livre.*)
Cet axiome est juste. Oui, j'aime ma Zélie,

Je l'estime ; jamais je ne serai jaloux.

ROSETTE, *à l'écart.*

Il peut le devenir.

VALMONT.

Je plains bien un époux,
Qui toujours renfermant les soupçons dans son ame,
Argus infatigable, est l'ombre de sa femme.

ROSETTE.

Trop de précautions déplaît à la beauté ;
Mais elle aime encore moins trop de sécurité.
L'époux qui veut tout voir, s'expose à maint outrage,
L'époux qui ne voit rien, s'expose davantage.

VALMONT.

Tu crois cela ?

ROSETTE.

Monsieur, je le dis franchement :
Vous jouez très-gros jeu ; tel est mon sentiment.

VALMONT.

Rosette, ton avis est bon, je le confesse,
Pour tout autre que moi ; je connais ta maîtresse.
Si des bals, du spectacle on la voit s'occuper,
C'est pour se divertir, et non pour me tromper.
Dois-je, dans ma maison, l'enchaîner à son âge ;
Et, pour présent d'hymen, lui donner... l'esclavage ?
Aux spectacles, aux bals, aux concerts, sur ma foi,
Dans mille adorateurs, elle ne voit que moi.
Ils font, pour la tenter, un effort inutile,
Son cœur est à l'épreuve, et le mien est tranquille.
N'ai-je pas bien raison ? Wilson, qui la conduit,
La prend après souper, elle rentre à minuit.
(*Rosette rit.*)
De son amour pour moi rien ne peut la distraire,
Rosette ; sa conduite en tout est exemplaire.

ROSETTE, *à part.*

Sur-tout depuis hier.

VALMONT.

Dois-je la réveiller ?

ROSETTE.

Il est à peine jour ; laissez-la sommeiller ?

Elle en a grand besoin... Que monsieur me pardonnne
Si j'ose...

VALMONT.

Tu fais bien. J'attendrai qu'elle sonne.

ROSETTE, *bas.*

Il attendra long-tems.

VALMONT.

A-t-elle un peu dansé ?

ROSETTE.

Elle est si jeune encor.

VALMONT.

Au bal elle a passé
Une heure tout au plus ? Déments-moi, si tu l'oses,

ROSETTE.

Quel talent vous avez ? vous devinez les choses.
Peut-elle plus long-tems demeurer loin de vous ?

VALMONT.

Et tu veux que jamais je devienne jaloux ?
Cela ne se peut point, Rosette, et jé te jure...

ROSETTE.

Monsieur, ne jurez pas, craignez d'être parjure.

VALMONT.

Va, je suis de Zélie aussi sûr que de moi.
Elle dort bien long-tems ; je ne vois pas pourquoi
Je n'irais pas, sans bruit, pendant qu'elle repose,
Dérober un baiser sur ses lèvres de rose.

ROSETTE, *l'arrêtant.*

Elle aurait de l'humeur, craignez de l'éveiller.

VALMONT.

Soit... J'ai là mon problême et j'y vais travailler.
(*s'asseyant.*)
Wilson me l'a donné comme très-difficile. (*il médite.*)

ROSETTE.

Dans votre cabinet, vous seriez plus tranquille.

VALMONT, *méditant.*

Wilson, pour le résoudre, a fait de vains efforts,
Si j'en venais à bout, quel triomphe !

ROSETTE.

Mais.

VALMONT.

Sors.

J'ai besoin d'être seul...

ROSETTE, *à l'écart.*

Oui, monsieur. Quelle adresse !
Pour n'avoir rien à craindre auprès de ma maîtresse,
Wilson donne au mari de quoi l'intéresser ;
Il l'occupe, et le tout pour s'en débarrasser. (*du bruit.*)
Une voiture ! (*allant à la fenêtre.*)
Ciel ! madame ! comment faire ?
(*à M. Valmont.*)
Vous seriez beaucoup mieux à votre secrétaire.

VALMONT.

Je suis fort bien ici, te dis-je ? laisse-moi ;
Ou si tu veux rester, travaille, mais tais-toi.

ROSETTE, *à part.*

Maudit soit le problême ! ô contre-tems funeste !
Madame va rentrer ; tout est connu, s'il reste.
La voilà ! (*on frappe dans la rue.*)

VALMONT.

Si matin qui peut frapper chez moi ?
Rosette, va donc voir, va donc.

ROSETTE, *au fond.*

Je meurs d'effroi ?

VALMONT.

C'est ?

ROSETTE.

Je ne sais, monsieur ; quelque importun peut-être.

VALMONT.

Si tu veux le savoir, regarde à la fenêtre.
Va donc.

ROSETTE, *sans bouger.*

J'y cours... C'est...

VALMONT.

Qui ?... me diras-tu son nom ?

ROSETTE.

Il m'échappe.

VALMONT, *se levant.*

Je vais...

ROSETTE.

Ah ! C'est monsieur Wilson.

Il vient... (*on frappe.*)

VALMONT, *l'interrompant.*

Je sais, il vient me parler du problème,
Il vient voir si je suis plus savant que lui-même.
Je ne l'attendais pas si matin, j'en conviens.
(*on frappe.*) (*il medite.*)
Bon. J'y suis... point de plume ?. Ah ! courons, je le tiens.
(*on frappe.*)
Vîte, ouvre à mon docteur, je vais le satisfaire.
(*il court à son cabinet.*)

ROSETTE, *après avoir ouvert.*

(*riant.*)
C'est un joli docteur, savant dans l'art de plaire.

SCENE III.

ZÉLIE, ROSETTE.

ZÉLIE, *à la cantonade.*

J'approuve vos conseils, Wilson, on les suivra.
Envoyez-la sur-tout, dès qu'elle arrivera.
Adieu.

ROSETTE, *en elle-même.*

Monsieur l'attend, madame le renvoie.
C'est clair ; madame craint que monsieur ne le voie.

ZÉLIE, *avec dignité.*

Je frappe par trois fois, pourquoi n'ouvrez-vous pas ?
Deviez-vous me laisser attendre ?

ROSETTTE, *à demi-voix.*

Oui : parlez bas.

ZÉLIE, *très-haut.*

Pourquoi ?

ROSETTE.

Monsieur est là.

ZÉLIE.

Que fait-il ?

ROSETTE.

Un problême.

ZÉLIE.

Respectons ses travaux ; c'est là tout ce qu'il aime.
Ne le dérangeons pas... Du moins puis-je savoir
Pourquoi monsieur, au bal n'est pas venu me voir ?

ROSETTE.

Il travaillait.

ZÉLIE.

Toujours travailler ! quelle rage !
Jamais à ses plaisirs ; toujours à son ouvrage !...
Est-il depuis hier sorti du cabinet ?

ROSETTE.

Il y rentre à l'intant.

ZÉLIE.

Etait-il inquiet ?

ROSETTE.

Du tout.

ZÉLIE.

A-t-il daigné m'attendre ?

ROSETTE.

Pourquoi faire ?
Il s'est couché, madame, à son heure ordinaire,
Il a, toute la nuit, dormi paisiblement.

ZÉLIE

Quel homme !... Est-il entré dans mon appartement ?

ROSETTE.

J'ai su l'en empêcher ; il en avait envie.

ZÉLIE.

Pourquoi l'en empêcher ?

ROSETTE, *avec mystère.*

Il vous croit endormie.

ZÉLIE, *haut.*

Endormie !

ROSETTE.

Oui, sans doute... Ah ! parlez donc plus bas.

ZÉLIE, *fâchée.*

Je passe exprès la nuit ; il ne le sait donc pas ?

ROSETTE.

Non, madame, j'ai su lui cacher ce mystère.

ZÉLIE, *avec feu et noblesse.*

De quel droit ? Vous avais-je ordonné de vous taire ?
Sachez qu'un tel silence est un affront pour moi.

ROSETTE, *à part.*

En voici bien d'une autre (*haut.*) Ah ! j'en donne ma foi,
J'ai cru vous obliger.

ZÉLIE.

Vous m'avez offensée.

ROSETTE.

Madame, un tel projet, est loin de ma pensée.

ZÉLIE.

Apprenez que jamais ma conduite en ces lieux
N'aura rien de suspect ni de mystérieux.

ROSETTE.

Oui, madame.

ZÉLIE.

Apprenez que j'abhore dans l'ame
Tous les officieux mal-adroits.

ROSETTE.

Oui, madame.

ZÉLIE.

Pour réparer vos torts, dites à mon époux
Que j'arrive à l'instant du bal... M'entendez-vous ?

ROSETTE.

Oui, madame.

ZÉLIE.

Allez donc, allez donc, je vous prie.

ROSETTE, *stupéfaite.*

Oui, madame ; oui, madame. (*elle entre dans le cabinet.*)

SCENE IV.

ZÉLIE, *seule.*

Il n'aime plus Zélie.
Ne pas venir ! ne pas m'attendre un seul moment !
Quand je suis loin de lui, dormir paisiblement !
D'aimables séducteurs, empressés à me plaire,
Me laisser assiégée une nuit toute entière !
Ils pensaient tous à moi ; je ne pensais qu'à lui.
Au milieu des plaisirs, je traînais mon ennui.
Libre de tout soupçon, heureux de sa manie,
Dans sa docte retraite, il oubliait Zélie...
Non, je ne puis souffrir que, né pour le bonheur,
En cultivant l'esprit, il néglige le cœur.
Il se rit des jaloux ; il verra qu'on peut l'être.
Il m'ose défier, je me ferai connaître....
Oui, Wilson, je suivrai votre avis dès ce soir.
Ma sœur va me servir; en elle est mon espoir.
Elle arrive aujourd'hui ; tout semble me promettre
Le succès du projet que m'inspire sa lettre.
Pour mieux nous concerter ; relisons promptement.
Personne ne me voit, profitons du moment.

(*Lisant haut la lettre.*)

» Enfin j'ai réalisé notre succession maternelle; je sui » libre ; je quitte Toulouse, et j'accours me fixer près de toi. » Obligée de voyager seule, j'ai pris le parti de me déguiser; » tu sais que l'habit d'homme ne me va point mal. »

Il lui sied à ravir. L'élégante tournure,
La jambe faite au tour, la plus belle figure ;
La taille la mieux prise et l'air le plus charmant,
Elle a tout pour jouer le rôle d'un amant.

» Je débarquerai chez l'ami Wilson, où je t'attendrai pour » convenir de nos faits.

Oh ! tout est convenu. Wilson saura l'instruire.
Il doit lui-même ici sur-le-champ la conduire.

» Je serai chez lui le 10 du courant, à neuf heures du » matin.

« Ta sœur et ton amie, SÉRAPHINE. »

(*avec joie.*)
C'est aujourd'hui, ma sœur : il est neuf heures : vien.
J'entends Rosette... Paix... Ne lui découvrons rien.

SCENE V.

ZÉLIE, ROSETTE.

ROSETTE, *sortant du cabinet.*

Quelle étrange manie !

ZÉLIE.

Eh bien ? que fait ton maître ?
Suspend-il ses travaux enfin ? Va-t-il paraître ?

ROSETTE.

Non, certes.

ZÉLIE.

Je l'attends : il ne le sait donc pas ?

ROSETTE.

J'avais beau le lui dire, il marmotait tout bas
Des mots vuides pour moi de sens et de pensée.
Les bras croisés, l'œil fixe, et la tête enfoncée,
Immobile tantôt, et tantôt agité,
Du dieu de la folie il semblait tourmenté.
En vain je répétais d'une voix suppliante :
« Madame est arrivée : elle s'impatiente :
» Madame vous attend. » Pas un mot de sa part.
Je crie à son oreille... Il me lance un regard !
« Toujours me déranger ! c'en est trop ; qu'on me laisse.
» Sans toi je le tenais : va joindre ta maîtresse. »
Je voulais répliquer : « Comment, tu reste-là ? »
Il se lève à ces mots, me chasse... et me voilà.

ZÉLIE.

Sa folie est au comble : il est tems qu'on l'arrête.

ROSETTE.

Si vous n'y prenez garde, il en perdra la tête.

ZÉLIE.

Oh ! j'y mettrai bon ordre at je vais y songer.

(*on frappe.*)

ROSETTE.

On frappe. (*Elle court ouvrir.*)

ZÉLIE, *en elle-même.*

C'est ma sœur !

ROSETTE, *revenant gaiement.*

C'est un jeune étranger,
Fort bien fait, de vous voir rempli d'impatience.
(*regardant au fond.*)
Oh ! comme il est gentil ! (*Séraphine paraît en homme.*)

ZÉLIE.

Fais entrer.

ROSETTE.

Il s'avance.

ZÉLIE, *vivement, bas.*

C'est elle !

SCENE VI.

ZÉLIE, SÉRAPHINE, *en homme*, ROSETTE.

(*Séraphine va pour embrasser sa sœur: Zélie lui fait signe à cause de Rosette. Séraphine s'arrête : elle affecte beaucoup de mystère.*)

ZÉLIE, *à Rosette.*

Laissez-nous.

ROSETTE, *sans sortir.*

Oui. (*bas.*) Je ne saurai rien.

ZÉLIE.

Sortez.

ROSETTE, *s'éloignant à regret.*

Que je voudrais écouter l'entretien !

ZÉLIE.

Sans mon ordre au sallon gardez-vous de paraître.

ROSETTE.

Oui, madame. (*Elle s'arrête.*)

ZÉLIE.

Sortez.

ROSETTE, *en sortant.*

Quel feu !... Mon pauvre maître

SCENE VII.

ZÉLIE, SÉRAPHINE.

ZÉLIE, *avec joie.*

Enfin, te voilà donc : que mon cœur est content !
Je brûlais de te voir.

SÉRAPHINE, *l'embrassant.*

Je puis t'en dire autant.
Assez long-tems, Paris me priva de ta vue.
J'y fixe mon séjour ; la chose est résolue.
Ma patrie est aux lieux par Zélie habités.

ZÉLIE.

Trêve de badinage et de civilités.
Parlons de mon projet. Songeons que le tems presse

SÉRAPHINE.

Je suis au fait de tout. Compte sur mon adresse.
Wilson m'a bien instruite... (*riant.*) il est fou, ton époux.
Il t'ose défier de le rendre jaloux !

ZÉLIE.

Ma sœur, peut-on plus loin pousser l'indifférence ?

SÉRAPHINE, *riant.*

Non, certes ; dès ce soir j'en veux tirer vengeance.
Après un an d'hymen, si peu songer à toi !
C'est un affront sanglant, qui rejaillit sur moi.
Mais, réponds avant tout... Sous ces dehors si lestes ;
D'un amant du bon ton, ai-je les airs, les gestes ?
De ton époux, ainsi puis-je tromper les yeux ?

ZÉLIE.

Oui, ce déguisement te sied on ne peut mieux...
Il me trompe moi-même. Oui, plus je t'examine,
Plus je doute, qu'ici je parle à Séraphine.
D'ailleurs, Valmont te croit à Toulouse, ma sœur.
Tu peux, sans crainte, ici, jouir de son erreur.
Il ne t'a jamais vue.

SÉRAPHINE.

Il est tems qu'il arrive ;
L'assaut va commencer ; l'attaque sera vive,

La victoire est à nous... Où donc est ton mari ?

ZÉLIE, *allant vers le cabinet.*

Là, dans son cabinet.

SÉRAPHINE.

Qu'il vienne.

ZÉLIE.

Le voici !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, VALMONT.

(*Les deux sœurs restent quelque tems au-delà du cabinet. Valmont, plein de joie, est tout à son problême, qu'il tient, passe devant elle, et traverse la scène sans les voir.*)

VALMONT.

Enfin, le voilà donc résolu... Quelle joie !

ZÉLIE, *au fond, à Séraphine.*

A ses réflexions, il est si fort en proie
Qu'il passe devant nous, sans nous appercevoir.

VALMONT, *relisant son problême avec délire.*

Fort bien... Oui... C'est cela... Quand Wilson va le voir,
Il sera furieux.

ZÉLIE, *allant à lui : Sèraphine se cache derrière elle.*

Monsieur !

VALMONT, *les yeux toujours sur son problême.*

Pardon, Zélie.
Je ne vous voyais pas... Dites-moi, je vous prie,
Qu'est devenu Wilson ?

ZÉLIE.

Il vient de s'en aller.
Du bal, il me ramène.

VALMONT.

Il part sans me parler ?
Et son problème ?... Il va revenir, je l'espère...
(*tout entier au problême.*)
Quelle solution ! Comme elle est courte, claire !
Comme mon inconnu se trouve dégagé ! (*Il médite.*)

ZÉLIE, *à Séraphine.*

Il a, n'en doutons plus, le cerveau dérangé.

Pas un mot sur le bal ?

SÉRAPHINE.

Sa folie est heureuse.

Je m'en réjouis fort.

ZÉLIE.

Moi, j'en suis furieuse.

SÉRAPHINE.

Attaquons, il est tems.

VALMONT, *toujours à son problême.*

Quelle facilité !

SÉRAPHINE, *saluant Valmont de loin.*

Monsieur !...

ZÉLIE.

Parle plus haut.

SÉRAPHINE.

Monsieur !

VALMONT.

Quelle clarté !

SÉRAPHINE, *riant.*

Il ne voit, n'entend rien... Tel, si je ne m'abuse,
Archimède, jadis, rêvait dans Siracuse,
Quand Marcellus...

ZÉLIE.

Tu ris ? Ah ! songe à me venger !
Approche-toi.

SÉRAPHINE, *plus près et très-haut.*

Monsieur !...

VALMONT, *étonné, saluant Séraphine.*

(*à Zélie.*) Quel est cet étranger ?

ZÉLIE.

C'est un jeune savant que Toulouse a vu naître.
Je crois que vous serez charmé de le connaître.
Il est de mes parens, il est de mes amis.
Il vient de voyager ; il arrive à Paris,
Exprès... pour renouer avec moi connaissance...
Sachant qu'ainsi que vous, il chérit la science,
En vous le présentant je préviens vos désirs ?

VALMONT.

Monsieur chéris les arts dans l'âge des plaisirs ?

Quoi ! monsieur est déjà savant dans l'art d'écrire ?
Ah !.... dans peu ses pareils sauront à peine lire.

ZÉLIE.

Il sait l'hébreu, le grec, et l'algèbre.

VALMONT.

Fort bien.
Monsieur est votre ami ; je veux qu'il soit le mien.

SÉRAPHINE, *baisant la main de Zélie à plusieurs reprises.*

Votre époux permettra que je vous remercie.
De votre aimable accueil.

VALMONT, *attendant qu'elle ait donné tous ses baisers.*

Monsieur, je vous en prie.

SÉRAPHINE, *d'un air leste.*

J'agis avec madame à-peu-près sans façon.
Elevés tous les deux dans la même maison,
Nous avons contracté cette doute habitude.
N'ayez à ce sujet aucune inquiétude.
(*souriant avec Zélie.*)
Ne remarquez-vous pas, dans notre air de gaîté,
Un peu d'analogie et de fraternité ?
C'est un effet du sang et de la sympathie...
Si madame, pour vous, n'eût quitté sa patrie,
Je n'eusse été jamais tenté de voyager.
J'eus beau faire ; à Zélie il me fallut songer ;
En tous lieux l'amitié retraçait son image. (*Zélie sourit.*)
Quelle aimable pudeur colore son visage !
Quel sourire charmant ! Quel éclat !... Ah !... divin !...
La rose que Zéphir caresse le matin
N'est pas, à mon avis, si fraîche, si vermeille.

ZÉLIE.

Monsieur est très-flatteur.

VALMONT, *bas.*

Je doute si je veille.

SÉRAPHINE.

Modeste et si jolie ! oh ! quelle rareté !
Ma foi, vive Paris pour former la beauté.
Sans compliment, d'honneur, je vous trouve embellie.
Vous êtes à Paris, depuis un an, Zélie !...

Oh! oui... je m'en souviens... plein d'un dépit jaloux,
Je partis de Toulouse un quart-d'heure après vous.
A Toulouse sans vous pouvais-je encore me plaire ?
Depuis ce tems, madame, afin de me distraire,
J'ai vu Rome et Florence ; et Lisbonne et Madrid.
J'ai vu des gens de goût et des femmes d'esprit ;
Mais on courrait en vain tous les climats ensemble,
Pour rencontrer épars ce que ce lieu rassemble.

VALMONT.

Si Paris, à ses yeux, a des attraits si doux,
Monsieur peut aisément se fixer parmi nous.

SÉRAPHINE, *très-vivement.*

C'est bien là mon projet, vous lisez dans mon ame.
Peut-on quitter des lieux habités par madame ?
(*les deux sœurs rient bas.*)

VALMONT, *à part.*

Il est galant... si jeune !... il faut lui pardonner.
(*appellant.*)
Rosette !

SCENE IX.

LES PRÉCEDENS, ROSETTE.

ROSETTE, *accourant.*

Me voilà, monsieur.

VALMONT.

Le déjeûner.

ROSETTE.

On l'apporte.

VALMONT, *à Séraphine.*

Monsieur aura la complaisance
De tenir compagnie à madame, je pense ?

SÉRAPHINE, *déposant ses gands et son chapeau.*

Volontiers.

ROSETTE.

Bon.

SÉRAPHINE, *d'un air leste.*

Wilson est-il connu de vous ?

VALMONT.

Beaucoup.

SÉRAPHINE.

Entre savans vous vous connaissez tous !

VALMONT.

Wilson est mon ami.

(*des laquais apportent la table du déjeûné.*)

SÉRAPHINE.

Jadis il fut mon maître,
A Toulouse ; si j'ai quelques talens peut-être,
Je les dois à ses soins : ma joie est d'y songer...
J'ai débarqué chez lui, je comptais y loger.
J'ai vu dans sa maison tant de livres, d'antiques,
D'instrumens de chymie et de mathémathiques !
J'ai craint de le gêner... Vous devrais-je aujourd'hui
Le service, monsieur, que j'attendais de lui ?

VALMONT, *à Rosette, qui l'observait.*

Il s'établit chez moi !

ROSETTE.

Je n'en suis pas surprise.
Sa voiture, monsieur, est sous votre remise.

VALMONT.

De quel ordre ?

ROSETTE.

Du sien.

ZÉLIE, *bas.*

A merveille, ma sœur.
Appuie.

VALMONT, *à part.*

Ils parlent bas ! (*à Séraphine lui montrant la table.*)
Prenez place, monsieur.

(*Valmont présente la main à sa femme. Séraphine fait de même. Zélie hésite et finit par prendre celle de Séraphine. Valmont reste quelque tems de bout et surpris. Séraphine assise, l'invite à s'asseoir. Il se rend ironiquement à son invitation. Séraphine offre le thé et fait les honneurs de la table. Surprise graduée de Valmont.*)

SÉRAPHINE, *à Zélie.*

A quoi rêvez-vous là ?

ZÉLIE

Je pensais à l'asyle,
Que vous me demandez ; il n'est pas très-facile.
D'accorder en cela nos vœux, votre desir.
Je crains bien...

VALMONT, *avec ironie.*

Si monsieur m'avait fait le plaisir,
L'honneur, de me marquer, en partant de Toulouse,
Qu'il venait à Paris. . . exprès pour mon épouse,
Je me serais sans doute empressé d'arranger
Un bel appartement, afin de l'y loger;
(*à Zélie.*)
J'aurais fait disposer votre chambre où la mienne...
Monsieur ne prévient pas.

SÉRAPHINE, *à Zélie.*

Oh ! qu'à cela ne tienne.
D'un bel appartement, je ne suis point jaloux.
Le plus simple réduit me plaira près de vous.

VALMONT, *à part.*

Fort bien ; de ma maison, le cher parent dispose !

ZÉLIE, *à Séraphine*

Ce que vous demandez, vraiment est peu de chose ;
Vous ne voulez rester ici que quelques jours ?

SÉRAPHINE.

Si vous le trouvez bon, j'y resterai toujours.

ROSETTE.

Toujours !... Il est naïf.

VALMONT, *bas.*

Oh ! tu n'est pas encore
Logé chez moi.

SÉRAPHINE, *à Zélie.*

Parlez, puis-je espérer ?

ZÉLIE.

J'ignore,
Monsieur, si mon époux, ou refuse ou consent.

SÉRAPHINE.

Votre époux, refuser ! il est trop obligeant.
(*à Valmont.*)

Oh ! vous y consentez... Cet asyle est céleste.
Ma foi, je trouve ici le bonheur et j'y reste.

VALMONT, *bas.*

Courage ! il est chez lui.

ROSETTE, *de même.*

C'est tout dire, en un mot
Je vois qu'il restera ; madame est du complot.

ZÉLIE, *à Séraphine.*

Monsieur, faites-nous part du fruit de vos voyages.

SÉRAPHINE.

Par-tout où j'ai passé, j'ai consulté les sages.
J'ai mis en trois couplets le fruit de leurs leçons.

ZÉLIE.

Vous allez les chanter.

SÉRAPHINE, *courant au piano.*

Volontiers.

ROSETTE, *le suivant.*

Ecoutons.

SÉRAPHINE, *après avoir préludé, à Zélie.*

Près de ce piano, j'éprouve dans mon ame,
Je ne sais quel plaisir... Vous en touchez, madame ?

ZÉLIE.

Fort peu.

SÉRAPHINE.

De vos conseils je sens que j'ai besoin.
Vous ne m'entendrez pas, si vous restez si loin.

(*Zélie quitte la table et laisse Valmont seul, qui, rêveur, ne la voit point partir, et est très-étonné de la voir au piano, assise près de Séraphine, il cache son trouble qui commence.*)

Premier couplet, à Valmont.

J'ai vu par-tout dans mes voyages,
Des philosophes comme vous,
Qui, pour avoir trop fait les sages,
Etaient enfin devenus fous.
Jamais leur docte inquiétude
Ne leur permit un doux loisir :
Moi, je crois qu'un siècle d'étude
Vaut moins qu'un instant de plaisir.

Second couplet, à Zélie.

C'est la divinité de Gnide,
Qui seule fait les vrais savans,
J'aime Sapho, Catulle, Ovide,
L'amour inspira leurs accens.
Je hais Aristote, Lucrèce,
Je m'endors en ouvrant Platon.
Des philosophes de la Grèce,
Le plus sage est Anacréon.

Troisième couplet, à Valmont.

Pourquoi donner la préférence
A l'esprit au dépens du cœur !
Vous cherchez toujours la science,
Vous fuyez toujours le bonheur.
Je veux bien que l'homme s'éclaire,
La femme doit avoir du goût.
Le grand art est celui de plaire,
Dès l'instant qu'on plaît... on sait tout.

(*Séraphine se lève en riant, Zélie aussi.*)

ZÉLIE.

Vous chantez comme un ange.

ROSETTE, *bas.*

Elle approuve, il enrage.

SÉRAPHINE.

La critique épouvante et l'éloge encourage,
Quand il est juste.

ZÉLIE.

Il l'est ; oui, vous avez acquis
Ainsi que vos couplets, votre goût est exquis.

ROSETTE, *observant Valmont.*

Monsieur pense autrement ; j'en crois sa rêverie.
(*Rosette fait remporter la table et sort de peur d'éclater de rire.*)

SCENE X.

VALMONT, *assis*, ZÉLIE, SÉRAPHINE.

SÉRAHINE.

Fier de votre suffrage ; avant peu, je défie
Les plus fameux savans, et même votre époux,
Si vous me permettez de m'instruire avec vous.

ZÉLIE.

Il est certains savans que je crois estimables ;
Mais, s'ils vous ressemblaient, ils seraient plus aimables.

VALMONT, *se levant.*

Ceci s'adresse à nous ; on rit à nos dépens.

SÉRAPHINE, *à Zélie.*

Je demande un asyle et non des complimens.

ZÉLIE.

On consulte en cela le mari, non la femme.
Monsieur n'y voudra point consentir.

VALMONT.

Moi ! madame ?

ZÉLIE.

Vous-même, soyez vrai, n'êtes-vous point jaloux ?

VALMONT.

Moi ! jaloux ?... d'un enfant !

SÉRAPHINE.

Un enfant, dites-vous ?
Sachez qu'à dix-huit ans on n'est plus dans l'enfance.
Je n'ai pas attendu l'âge de la prudence,
Pour respecter les droits de la société,
De l'honneur et sur-tout de l'hospitalité.

VALMONT.

J'en suis si convaincu, que je souscris sans crainte
Aux désirs de madame. (*bas.*) Il faut user de feinte.
(*il s'éloigne et les observe.*)

ZÉLIE, *à demi-voix.*

Il y consent !

SÉRAPHINE.

Tant mieux.

ZÉLIE.

Mais il n'est point jaloux.

SÉRAPHINE.

Il le sera.

ZÉLIE.

J'en doute.

SÉRAPHINE, *après avoir jeté un coup-d'œil sur Valmont.*

Il nous voit ; taisons nous.

VALMONT, *en lui-même.*

Oui ! du mystère entr'eux ! un complot !

SÉRAPHINE, *à Zélie.*

Il se trouble.

VALMONT.

Et je le logerais !

SÉRAPHINE.

Son embarras redouble.

VALMONT, *allant pour sortir.*

Je vais sur ce jeune homme interroger Wilson.

(*revenant à Séraphine.*)

Monsieur, voudriez-vous me dire votre nom !

SÉRAPHINE, *après une pause.*

Séraphin.

VALMONT.

Mon ami vous aurait dû conduire.

SÉRAPHINE.

Dans son laboratoire, il était à reduire
Un fluide nouveau qu'il veut décomposer.
Pour m'amener lui-même il s'allait proposer ;
Mais connu de madame et connaissant la ville,
J'ai dû le dispenser d'une peine inutile
Qui dérobait aux arts un travail important...
A propos : j'oubliais, monsieur, qu'il vous attend
Pour résoudre avec vous je ne sais quel problême.

VALMONT.

Oh ! je l'ai résolu, seul, suivant mon systême.
Je vais le lui montrer, je m'y suis engagé.
Vous me le rappellez... je vous suis obligé.

(*allant au fond.*) (*s'arrêtant.*)

Je vais bien l'étonner. Les laisserai-je ensemble ?

ZÉLIE.

Vous sortez, monsieur ?

VALMONT.

(*en lui-même.*)

Oui, je le dois. Il me semble

(*à Séraphine.*)

Qu'il n'est pas très-prudent... Monsieur sort-il aussi ?

SÉRAPHINE.

Non : si vous permettez, je suis fort bien ici.
Agissez sans façon avec moi, je vous prie.

VALMONT, *ironiquement.*

Monsieur m'excusera ?

SÉRAPHINE.

Je reste avec Zélie.
Puis-je vous en vouloir ?... on est maître chez soi ?

VALMONT.

(*brusquement, à part.*)

J'obéis donc... Il fait les honneurs de chez moi.
Wilson ne revient pas ; je suis las de l'attendre.
Sortons ; mais revenons soudain pour les surprendre.
(*Valmont sort en affectant le calme et saluant Séraphine.*)

SCENE XI.

ZÉLIE, SÉRAPHINE, *riant aux éclats.*

ZÉLIE, *très-sérieusement.*

Il part !... Que pense-tu de sa sécurité ?

SÉRAPHINE, *riant toujours.*

Elle m'amuse, elle est plaisante en vérité.

ZÉLIE.

Un tel sang-froid m'irrite et m'offense.

SÉRAPHINE.

Folie !

ZÉLIE.

Après avoir si fort piqué sa jalousie ;
Nous voir en tête-à-tête et s'éloigner de moi !

SÉRAPHINE.

C'est charmant... O combien de femmes, comme toi,
Voudraient qu'on les traitât ! (*elle rit.*)

ZÉLIE.

Il n'aime plus.

SÉRAPHINE.

J'ignore.

ZÉLIE.

Ma sœur, pour le savoir, que puis-je faire encore ?

SÉRAPHINE.

Attends. . . oui. . . bonne idée ?

ZÉLIE.

Eh bien ?

SÉRAPHINE.

Pour l'alarmer,
Toutes deux, dans ta chambre, il faut nous enfermer.

ZÉLIE

Nous enfermer ?

SÉRAPHINE.

Oui ; viens sur le champ... tu recules ?
Eh quoi ? ma chère amie ! aurais-tu des scrupules ?
Craindrais-tu ton mari ?

ZÉLIE.

Je crains de l'affliger.

SÉRAPHINE.

Du défi qu'il t'a fait, prétends-tu te venger ?

ZÉLIE.

Oui.

SÉRAPHINE.

C'est le seul moyen.

ZÉLIE, *souriant.*

Ta sagesse l'emporte.
Je me rends.

SÉRAPHINE.

Tout de bon ?

ZÉLIE.

Oui.

SÉRAPHINE, *l'entraînant.*

Viens... fermons la porte
A ton époux.

ZÉLIE, *résistant.*

Comment ? tu veux !

SÉRAPHINE.

A ton époux
Je veux fermer la porte et le rendre jaloux.
Laisse-moi faire.

ZÉLIE.

Si...

SÉRAPHINE.

Paix !... un rien t'épouvante.
Pour mieux tromper Valmont, achetons ta suivante.
Appelle-là.

ZÉLIE, *appellant.*

Rosette !

(*Rosette paraît. Séraphine baise exprès la main de Zélie qui réssite.*)

SCENE XII

LES PRÉCÉDENS, ROSETTE, *épiant.*

ZÉLIE, *voyant Rosette.*

Elle paraît !

SÉRAPHINE, *appuyant les baisers.*

Tant mieux.

Que ces momens sont doux !

ROSETTE, *au fond.*

En croirai-je mes yeux ?

SÉRAPHINE, *feignant la surprise.*

On nous voit ! (*bas à Zélie.*) place-là bien vîte en sentinelle.

ZÉLIE.

Rosette ?

ROSETTE.

Me voilà.

SÉRAPHINE, *à Zélie qui hésite.*

Tu trembles devant elle ?

Courage !

ZÉLIE, *à Rosette*

Mon éponx est-il encore ici ?

ROSETTE.

Non ; il est déjà loin (*bas.*) Que veut dire ceci ?

ZÉLIE.

Crois-tu qu'il soit long-tems à rentrer ?

ROSETTE.

Je le pense ;

Son problème...

ZÉLIE.

Il suffit, je connais ta prudence...

Ma chambre est à monsieur ; il y couche ce soir.

Je vais la disposer pour mieux le recevoir.

ROSETTE, *se plaçant entre les deux sœurs.*

Puis-je vous être utile en cela ?

ZÉLIE.

Non, ma chère !

ROSETTE, *bas.*

Ma chère !... on a besoin de nous ; la chose est claire.

ZÉLIE.

Il suffit de nous deux ! reste dans ce sallon.
Dis que je n'y suis pas... de la discrétion !

ROSETTE, *très-étonnée.*

Oui, madame.

SÉRAPHINE.

Entends-tu ? demeure-là, Rosette !
Garde bien ta consigne, et, sur-tout... sois discrette.
(*Elle lui donne une bourse.*)

ROSETTE.

(*plus étonnée.*) (*à Zélie.*)
Oui, monsieur... votre époux ?... s'il allait revenir

ZÉLIE, *embarrassée.*

Mon... époux ?...

SÉRAPHINE, *vivement.*

Au sallon il faut le retenir.
C'est sur-tout son époux que cet ordre regarde.

ROSETTE, *après une pause, stupéfaite.*

Oui, monsieur.

ZÉLIE.

Reste-là.

SÉRAPHINE.

Sans bouger.

ROSETTE, *immobile.*

Je n'ai garde.

SÉRAPHINE.

Ma chère amie !... allons.
(*Elles entrent dans la chambre du fond et s'y enferment.*)

SCENE XIII.

ROSETTE, *seule, immobile et stupéfaite.*

Sa chère amie !... ô dieux !
Ma surprise est extrême... ils s'enferment tous deux !...
De tout ce quils ont dit, je reste stupéfaite.

(après une pause.)

Mon poste est périlleux ; vîte, faisons retraite.

(Elle va pour sortir, s'arrêtant et contemplant la bourse.)

Fuir !... et le point d'honneur ?... quel position !
De la discrétion ! de la discrétion ! *(elle rêve.)*
Zélie à son époux faire un pareil outrage !
Se peut-il ?... On a vu par fois femme volage
Recevoir en secret, cacher un favori ;
Mais on n'a jamais vu consigner... un mari...
Non, je n'en reviens pas ; que résoudre ? que faire ?
Monsieur va rentrer... ah !.. je crains que sa colère
N'éclate contre moi.

(on entend du bruit.)

Je l'entends !... le voilà !...
Comme il est agité !... Quoi j'ose rester là ?

(Rosette se met à l'écart.)

SCENE XIV.

VALMONT, ROSETTE.

VALMONT, *parcourant le théâtre.*

Où vais-je !

ROSETTE.

Il ne voit rien... monsieur ?

VALMONT.

Qu'on se retire.

ROSETTE.

Monsieur !

VALMONT.

Retire-toi.

ROSETTE, *à part.*

Je n'ose lui rien dire.

(haut.)

Pardon, monsieur !

VALMONT.

Va-t-en.

ROSETTE.

J'ai l'ordre de rester
En ces lieux.

VALMONT.

Laisse-moi.

ROSETTE.

Je ne puis vous quitter.

(*la bourse dans sa main.*)
L'honneur me le défend.

VALMONT.

Ton maître te l'ordonne.
(*avec colère.*)
Enfin, sortiras-tu ?

ROSETTE.

Que monsieur me pardonne.
Sans doute il m'est affreux de lui désobéir.

VALMONT, *hors de lui.*

Quoi ? je veux être seul et ne puis l'obtenir ?

ROSETTE, *allant se placer au fond devant la porte.*

Feignons de lui céder, mais gardons ma consigne.

VALMONT, *se croyant seul.*

Ce que m'a dit Wilson et m'irrite et m'indigne :
Zélie et Séraphin s'aimèrent en naissant !
Leur tendresse est extrême et va toujours croissant !
A Toulouse on citait une union si belle !
Du plus constant amour ils étaient le modèle !

ROSETTE, *au fond.*

Qu'entends-je ?

VALMONT.

Ah ! Séraphin est un rival aimé.
Wilson pour mon honneur justement allarmé,
N'a pas voulu chez moi lui-même me le conduire.
Quand j'ai couru le voir, il venait m'en instruire.

ROSETTE.

O maudite consigne !

VALMONT.

O transports inconnus !
Je ne sais où j'en suis ; je ne me connais plus...
(*appelant.*)
Rosette !

ROSETTE, *au fond.*

Ah !

VALMONT, *avec fureur, appelant encore.*

Séraphin ! Rosette !

ROSETTE, *n'osant s'approcher.*

Il m'épouvante.
Monsieur !

VALMONT.

Approche-toi.

ROSETTE, *bas*.

Je suis toute tremblante !

VALMONT.

(*silence.*)
Que fait madame ? Eh bien ?

ROSETTE.

Qui ?... madame ?...

VALMONT.

Oui : réponds...
Où donc est-elle ?

ROSETTE.

Elle est ? ... là... dans sa chambre.

VALMONT.

Entrons.

ROSETTE, *voulant l'arrêter*.

Monsieur !...

VALMONT, *avec feu*.

Et Séraphin ?

ROSETTE.

Séraphin ?...

VALMONT

Quel mystère !
(*avec fureur*.)
Répondras-tu ?

ROSETTE.

Monsieur, je crains votre colère.

VALMONT, *se contraignant à peine*.

Je n'en ai pas ; tu vois que mes sens sont calmés.....
Séraphin ?

ROSETTE.

Ils sont là tous les deux.

VALMONT, *hors de lui*.

Enfermés !...
Il faut en convenir ; tant d'audace m'étonne.
Ah ! c'en est trop ; entrons!

ROSETTE, *se jetant devant lui*.

Ils n'y sont pour personne.

VALMONT.

Ils y seront pour moi, j'espère.

ROSETTE.

Non, monsieur.

VALMONT, *repoussant Rosette*.

Qu'est-ce à dire ? va-t-en... redoute ma fureur.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, ZÉLIE, SÉRAPHINE.

(*Valmont court à la chambre, elle s'ouvre, on voit paraître Séraphine et Zélie.*)

VALMONT.

Les voilà !

ZÉLIE, *feignant l'effroi.*

Mon époux ?... O ciel ! je suis perdue.

(*à Séraphine.*)

Eloignez-vous.

SÉRAPHINE, *riant de tout son cœur.*

Moi, fuir ?... moi, redouter sa vue ?

VALMONT.

Quelle audace ! Il m'insulte encore par sa gaîté !

ROSETTE.

Non : je ne reviens pas de sa témérité.

(*à Séraphine.*)

Eloignez-vous.

SÉRAPHINE, *riant toujours.*

Pourquoi ?

VALMONT, *bas.*

Que son rire m'outrage !

ROSETTE, *à Séraphine.*

Il va vous provoquer.

SÉRAPHINE, *riant aux éclats.*

Tant mieux. J'ai du courage.

ROSETTE.

O le petit démon !

ZÉLIE, *retenant Valmont qui veut aller à Séraphine.*

Monsieur, y pensez-vous ?

VALMONT.

Laissez-moi.

SÉRAPHINE, *bas à Zélie.*

T'ai-je dit qu'il deviendrait jaloux ?

VALMONT.

Sortez, monsieur.

SÉRAPHINE.

Qui, moi ? m'éloigner de Zélie !
Malgré vous je ne veux la quitter de ma vie.

VALMONT, *à Séraphine.*

Vous oseriez ici demeurer malgré moi?

SÉRAPHINE, *riant.*

Oui : c'est un parti pris.

ROSETTE, *à part.*

Il me glace d'effroi.

VALMONT, *à Zélie*

Vous le recevrez ?

ZÉLIE.

Oui, mon ami, sans mystère.

VALMONT, *furieux.*

Sortez.

SÉRAPHINE.

Je reviendrai malgré votre colère.

VALMONT.

Sortez, monsieur, sortez, vous dis-je.

ZÉLIE, *à Valmont.*

Appaisez-vous.

ROSETTE, *entraînant Séraphine.*

Venez, venez.

SÉRAPHINE, *riant aux éclats.*

Il est jaloux ! il est jaloux !

(*Elle sort avec Rosette. Valmont tombe sur un siège.*)

SCENE XVI.

VALMONT, ZELIE.

ZÉLIE, *renfermant sa joie et contemplant Valmont.*

Je triomphe ! Enfin grace à ma fausse inconstance,
Mon doute se dissipe et mon bonheur commence.
Il souffre. Il en est tems, disons la vérité.
Ah ! je me repens bien de l'avoir tourmenté.
(*allant à lui.*)
Je n'ose l'aborder... Je crains qu'il ne s'emporte.
Ma sœur, nous avons fait une épreuve trop forte.
(*auprès de lui.*)
Monsieur Valmont.

VALMONT, *se levant.*

Adieu.

ZÉLIE.

Qui ? vous, vous me quitter !
Me fuir !

VALMONT.

Oui, je le dois.

ZÉLIE.

Vous devez... m'écouter.

Pour vous rendre la paix, un seul mot de Zélie
Suffit...

VALMONT.

La paix ?... c'est vous qui me l'avez ravie.

ZÉLIE, *avec calme.*

Pouvais-je présumer qu'un sage tel que vous,
Qui m'osa défier de le rendre jaloux,
D'un si jeune parent prendrait un tel ombrage ?

VALMONT, *avec feu.*

Pouvais-je de sang-froid contempler mon outrage ?
Lorsque dans votre chambre il s'enferme avec vous
Lorsqu'il vous voit ici consigner votre époux.
Lorsqu'il ose à mes yeux rire de mon supplice :
Lorsque vous l'excitez vous-même avec malice ;
Lorsque dans ma maison prompte à le recevoir,
Malgré moi, vous souffrez qu'il revienne vous voir ;
De tant d'affronts cruels et de tant d'inpudence,
Puis-je être spectateur et garder le silence.

ZÉLIE.

Mes principes connus doivent vous rassurer.
Quelle crainte un enfant peut-il vous inspirer !

VALMONT.

Un enfant ! Ah ! tremblez s'il ose reparaître !

ZÉLIE.

Il serait bien reçu s'il se faisait connaître.

VALMONT.

Vous oserez le voir ?

ZÉLIE.

Si, dès qu'il va venir,
Vous même vous alliez le voir avec plaisir ?

VALMONT.

Avec plaisir ? qui ? moi !

ZÉLIE.

Vous, vous-même, vous dis-je ?

VALMONT.

Ne l'attendez jamais, madame ; un tel prodige . . .

ZÉLIE.

Est possible... Oui, Valmont, vous vous appaiserez.
Je connais votre cœur ; oui, vous l'embrasserez.

VALMONT, *bas avec fureur.*

Embrasser mon rival !

ZÉLIE, *bas avec joie.*

Heureuse frénésie !

Oh ! combien je jouis de voir sa jalousie ! (*à Valmont.*)
Vous ne répondez pas ? Vous vous troublez, Valmont.

VALMONT, *à Zélie.*

Moi ! je l'embrasserais après un tel affront !

ZÉLIE.

Ah ! de quelle fureur votre ame est animée ?
Qu'avez-vous donc ?

VALMONT, *hors de lui.*

Je suis jaloux !

ZÉLIE, *avec l'excès de la joie, à part.*

Je suis aimée !
Je succombe à l'excès de ma félicité.

VALMONT.

Je succombe aux fureurs dont je suis agité.

ZÉLIE.

Mon cher Valmont !

VALMONT.

Sa joie est un nouvel outrage.
(*à Zélie.*) Votre sénérité m'irrite davantage.

ZÉLIE.

Daignez m'écouter.

VALMONT.

Non : . . . je n'écoute plus rien.
C'en est fait ; entre nous il n'est plus de lien.
Il dût faire à jamais le charme de ma vie.
Vous m'avez éclairé par votre perfidie.
Je cède à vos desirs, madame, et dès ce jour
La haine rompt des nœuds qu'avait formé l'amour.

ZÉLIE.

Vous ne m'aimez plus !

VALMONT.

Non.

ZÉLIE, *avec abandon.*

Eh bien ? moi, je vous aime
Plus que jamais.

VALMONT.

Vous !

ZÉLIE, *avec joie.*

Moi.

VALMONT.

Ma surprise est extrême.
Vous ne rougissez pas !

ZÉLIE.

Quel est donc mon forfait.

VALMONT.

Vous me le demandez ! Wilson m'a mis au fait.

Je connais Séraphin... La ruse est inutile.

ZELIE.

En ce cas vous allez lui donner un asyle.
Vous allez m'épargner la honte d'un refus ;
Et l'engager vous-même à ne nous quitter plus.

VALMONT.

Moi !

ZÉLIE.

Si vous connaissiez l'objet qui vous irrite,
A ses desirs, aux miens vous souscririez bien vîte.

VALMONT.

Qui ! moi !

(*Séraphine reparaît en homme en riant.*)

ZELIE, *la lui montrant.*

Vous verriez qu'en toute sûreté
On peut l'admettre en tiers à ma société.

SCENE XVII et DERNIERE.

VALMONT, ZELIE, SERAPHINE, *en homme.* ROSETTE.

VALMONT.

Ciel ! que vois-je ?

ZELIE.

Ma sœur. (*Valmont l'examine de tous ses yeux.*)

ROSETTE, *regardant de près Séraphine.*

La sœur de ma maîtresse !
Séraphin !

SÉRAPHINE, *riant à Valmont, lui montrant Zélie.*

Frémissez ; s'il faut qu'il reparaisse...
Eh bien ? mon cher Valmont ; puis-je espérer enfin
Que vous consentirez à loger Séraphin ?

VALMONT, *l'embrassant et après elle, sa femme.*

Ah ! (*il est au comble de la joie.*)

ROSETTE, *montrant Zélie et Séraphine.*

Chacune à son rôle a mis tant de finesse.
Que j'ai moi-même été dupe de leur adresse.

SÉRAPHINE, *à Valmont.*

Vous voilà très-heureux ; pour l'être désormais
Persuadez-vous bien et n'oubliez jamais
Qu'une femme jolie est aux arts préférable.
(*au public.*)
C'est peu d'être savant ; le tout est d'être aimable.

FIN.

Delrieu, Étienne Joseph Bernard
Le jaloux malgré lui